LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

Dossier de presse

Celle qui doute

écriture, mise en scène et jeu
Isabelle Lafon
du 12 novembre
au 12 décembre 2026
CRÉATION

Contact presse

Nathalie Gasser
06 07 78 06 10 | gasser.nathalie.presse@gmail.com

texte et visuels disponibles sur demande

Celle qui doute

du 12 novembre au 12 décembre 2026 au Petit théâtre
mardi à 19h, du mercredi au vendredi à 20h, samedi à 17h30
durée estimée 1h15 • CRÉATION À LA COLLINE

ÉQUIPE ARTISTIQUE

écriture, mise en scène et jeu **Isabelle Lafon**
collaboration à la mise en scène **Vassili Schemann**
avec la complicité de **Jézabel d'Alexis**
et l'aide précieuse de **Hugo Théry**
regard dramaturgique **Charlotte Farcet**
lumières **Laurent Schneegans**
costumes **Isabelle Flosi**
son **Sylvère Caton**
avec l'aimable accompagnement de **Massoumeh Lahidji** et **Ketevane Meliava**
administration production **Daniel Schemann**
diffusion **Emmanuel Magis – Mascaret production**

PRODUCTION

Compagnie Les Merveilleuses
Coproduction La Colline - théâtre national, Les Célestins - Théâtre de Lyon
Résidences à La Ferme du Buisson - Noisiel et à la Villa Magdala - Hyères
La compagnie Les Merveilleuses est conventionnée par la DRAC Île-de-France.

EN TOURNÉE

22 janvier 2027 à **L'Azimut, Antony - Châtenay-Malabry**
23 au 25 mars 2027 au **Quartz - Scène nationale de Brest**

ACTUALITÉS D'ISABELLE LAFON

- *Cavalières* en tournée

25 et 26 février 2027 – **Cité européenne du théâtre, Montpellier**
18 au 22 mai 2027 – **Théâtre Paris-Villette, Paris**

- *Deux ampoules sur cinq* nouvelle version

20 au 30 avril 2027 – Théâtre des Bouffes du Nord, Paris

BILLETTERIE

- sur www.colline.fr
- au téléphone au 01 44 62 52 52 du mardi au vendredi, et les samedis de représentation de 14h à 18h30
- à la billetterie du théâtre 1h avant le début des représentations

TARIFS

- avec la carte Colline de 8 à 16 € la place
- sans carte
  plein tarif 33 € / moins de 18 ans 10 €
  moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15 €
  personne en situation de handicap et accompagnateur 15 €
  plus de 65 ans 27 €

« Il est probable que je ne dis pas tout, si bien que ce que je fais là équivaut, somme toute, à me confier. »

•

Virginia Woolf

Keto a la démarche un peu voûtée, un léger accent géorgien, une culture et une gouaille sans pareilles. Interprète, elle traduit en direct les propos d'artistes de cinéma. Cette vieille dame sans âge a l'art de se mêler de ce qui ne la regarde pas. Dans la même rue vit Isabelle, à l'esprit tantôt saugrenu, tantôt abyssal. Comédienne, elle rêve de tenter le stand-up depuis que son mari lui a dit un soir, dans la cuisine, qu'elle était drôle. Depuis, évidemment, elle doute. Il y a aussi Madeleine, seize ans, singulière et débordante d'envies, qui découvre pour la première fois le trouble amoureux.
Trois femmes, trois âges, trois manières d'habiter leur corps, leurs désirs et le monde. Au fil de promenades, de confidences et de rencontres, Isabelle Lafon, seule en scène, compose une forme libre, entre adresse directe, jeu, récit et déséquilibre. Le doute n'y est pas un empêchement : il devient une manière d'avancer, de regarder l'autre et de laisser surgir l'inattendu.
Après *Les Insoumises*, *Vues Lumière*, *Les Imprudents*, *Je pars sans moi* et *Cavalières*, Isabelle Lafon poursuit à La Colline un théâtre qui accepte de ne pas tout savoir d'avance et fait de cette incertitude même un espace de liberté.

« Cette tentation de toujours savoir,
et pour ce qu'on ne sait pas de toujours
chercher une explication, au lieu de chercher
une incertitude, de chercher un non savoir,
de cultiver la pratique d'un non savoir
de manière dense. »

•

« J'aimerais revenir à l'urgence de penser
et cultiver ce qui trouble notre époque.
Non pas sur un mode qui vise à pousser
ou à convaincre mais sur un mode qui dit
à la fois la joie et la terreur qui y sont
impliquées ; je suis obsédée par cette idée
que la partie serait terminée que rien ne
pourrait plus être fait. »

•

Donna Haraway

Et si douter, c'était oser ?

Savez-vous que je suis étrangement émue d'écrire cette note d'intention ou cette intention de note. Pour la première fois depuis longtemps je serai seule sur scène et je ne pourrai esquiver les lignes personnelles qui me hantent et qui pourraient me faire un peu peur. Mais la solitude m'oblige à oser. Et si douter, c'était oser ?

J'ai su très vite que cela ne pourrait être dans la suite des spectacles que j'ai jusqu'alors mis en scène et qu'il me faudrait du temps, beaucoup de temps.
J'ai commencé il y plus d'un an. Nous sommes en septembre, je ne suis nullement effrayée par ce drôle de spectacle qui, comme certains chevaux, se cabre beaucoup, n'accepte aucune bride.
Alors je m'assois au bord du plateau et j'essaye d'entendre ce que *Celle qui doute* veut raconter.
J'ai toujours l'impression, dès que je commence à répéter, qu'un spectacle sait mieux que moi où il doit aller ; il va me falloir comprendre son langage, ses codes, ses démocraties intérieures.
Et secrètement j'ai envie de tenter un triple saut périlleux avec la joie et l'effroi que cela procure.

Le point de départ : incarner, esquisser, se laisser emporter par trois femmes habitant rue de la Prévoyance à Vincennes. Trois femmes de générations différentes, comme on dit – peut-être un jour se permettra-t-on de ne plus faire ces distinctions.

Keto, 85 ans, d'origine géorgienne, interprète de langues dans le milieu du cinéma.
J'ai envie là, déjà, de parler de son élégance, de sa vitalité exubérante, de sa sensualité, de sa culture.
Isabelle, 66 ans, comédienne qui doute, a le désir profond de faire un stand-up.
Elle promène sa chienne tous les jours au bois de Vincennes.
Madeleine, 16 ans, jeune fille avec un léger handicap est pour la première fois amoureuse d'un jeune homme de son cours de karaté.
Keto et Isabelle connaissent Madeleine depuis qu'elle est venue habiter dans la rue. Keto et Isabelle se connaissent de vue. Je crois qu'Isabelle a toujours souhaité parler à Keto.
Un jour, Keto décide d'accompagner Isabelle et sa chienne à la promenade.
Elle s'y impose, comme elle le fait avec tant de charme et de franchise.
Et ce en automne, en hiver, au printemps « Les trois saisons… »
Qui accompagne qui ? Qui désire qui ?
Et le stand-up d'Isabelle ?
Il est en cours…

•

Isabelle Lafon

Dessins © Ciruela Barreto

Je dévie, je dévie, mais pas tant que ça

entretien avec Isabelle Lafon, septembre 2026

Isabelle Lafon • Là, ça enregistre ?
Fanély Thirion • Oui, ça enregistre.

Qu'est-ce qui vous a conduite à imaginer cette nouvelle création seule en scène ?
I.L. • Évidemment, au moment où vous me posez cette question, j'ai envie de vous demander comment s'est passée la rentrée de votre fils. C'est terrible, cette tentation de toujours passer du coq à l'âne. Étrange expression… Mais je réponds à la question.
Cela faisait longtemps que je n'avais pas été seule au plateau et j'avais envie de revenir à des questions très simples : qu'est-ce que mettre en scène ? Qu'est-ce qu'un spectacle ? Comment retrouver un autre rapport au public, au travail, à ce qui peut surgir pendant les répétitions ?
J'avais aussi envie d'aller plus loin dans le jeu, de voir jusqu'où il pouvait m'emmener. J'aime bien l'idée, sans que cela soit ni volontaire ni didactique, de chercher de nouvelles façons de faire et de ne pas reproduire toujours les mêmes choses que j'ai faites auparavant, même si, forcém0ent, on le fait toujours un peu. Très concrètement, je suis comédienne, donc si je voulais pousser un peu le bouchon, il fallait que cela passe par le jeu et la solitude. Et peut-être toucher à quelque chose de plus personnel.

Plus personnel que *Cavalières* ?
I.L. • Oui et non. J'imagine que tous les spectacles que l'on met en scène sont personnels, singuliers. Cavalières, c'était « un personnel » écrit à quatre, même si j'avais posé l'histoire. Là, c'est « un personnel » où je suis seule, et ce n'est pas de la tarte.
Quand Lucie Aubrac arrivait dans un collège pour parler de son entrée dans la Résistance, elle commençait toujours en disant, avec beaucoup d'humour et d'acuité : « Ce n'était pas de la tarte. » Je dévie, je dévie, mais pas tant que ça. Très vite est apparu le désir d'interpréter une femme beaucoup plus âgée que moi, une femme de 86 ou 87 ans, ce qu'on appelle une vieille dame. Puis le personnage de Keto est arrivé et a peu à peu pris une place considérable. Très vite, j'ai souhaité que Madeleine, déjà présente comme enfant dans Cavalières sans pour autant apparaître, revienne, mais quelques années plus tard.

Les langues et l'interprétariat occupent une place importante dans la construction du personnage de Keto. Qu'est-ce que cette question ouvre pour vous ?
I.L. • Il y a d'abord Massoumeh Lahidji, une interprète qui travaille principalement dans des festivals de cinéma, auprès de réalisateurs et d'artistes. Dès qu'elle parle des langues, de ce que signifie interpréter, passer d'une langue à une autre, sa parole devient passionnante. Elle dit quelque chose qui me touche beaucoup : elle ne conçoit pas de ne pas comprendre une langue. Pour elle, ne pas comprendre appelle immédiatement le désir d'aller vers l'autre, d'essayer de saisir ce qu'il dit, ce qu'il pense, d'où il parle.
Et puis il y a Ketevan, une amie d'origine géorgienne qui a un rapport charnel, nécessaire, à la culture, à la politique. Keto est née du croisement de ces deux femmes pour devenir très vite un personnage à part entière.
La Géorgie et le géorgien nourrissent aussi ce travail. Quand on vient d'un petit pays dont la langue est parlée par peu de personnes, on est forcément conduit vers la langue et la culture des autres.

Et l'interprétariat condense tout cela. Le personnage de Keto écoute quelqu'un parler et, dans le même temps, doit faire passer cette parole dans une autre langue. Il y a quelque chose de très concret, de très immédiat dans ce geste : il faut écouter, comprendre, puis transmettre. Mais passer d'une langue à une autre, ce n'est pas seulement remplacer des mots par d'autres. Qu'est-ce qu'on garde ? Qu'est-ce qui nous échappe ? Et comment, malgré cet écart, continuer à aller vers l'autre ?

« Je me souviens bien de ce matin de fonte des neiges où, assise à une antique table, sous les poutres noircies, soudain je réalisai que l'étranger ce n'est pas l'autre, c'est moi, moi qui ai tout à apprendre, à comprendre de lui. Ce fut sans doute ma plus essentielle leçon de traduction. »

•

Mireille Gansel, *Traduire comme transhumer*, Calligrammes, 2012

Quand on est seule en scène, est-on vraiment seule ?
I.L. • Concrètement, oui, parce que je joue un ou plusieurs personnages. Personne n'est avec moi sur le plateau, ni avant, en coulisses. On répète seule aussi. Mais vous avez raison de poser la question, car cette solitude est protégée, veillée par quelques personnes : celles et ceux avec qui je collabore, les personnes qui me conseillent, qui écoutent les différentes étapes sans faire partie de l'équipe, puis celles qu'on ne nomme pas et qui ont l'air de s'être installées chez moi, en moi !

Donc trois personnages qui ont des âges très différents. Qu'est-ce qui relie Keto, Isabelle et Madeleine ?
I.L. • Elles habitent la même rue, elles se connaissent, se croisent, et peu à peu quelque chose se construit entre elles. Mais ce qui m'importe surtout, c'est que le désir ne soit jamais assigné à un âge. Madeleine a seize ans et découvre un premier amour. Keto, à quatre-vingt-cinq ans, est une femme extrêmement vivante, curieuse, désirante. Et Isabelle, elle, se pose beaucoup de questions, cherche sa place, regarde les deux autres et se laisse aussi déplacer par elles. J'ai envie que l'on voie ces trois femmes pour ce qu'elles sont, sans les réduire à « la jeune fille », « la femme de soixante ans », « la vieille dame ». Bien sûr, leurs âges comptent, leurs corps et leurs expériences ne sont pas les mêmes, mais ce qui circule entre elles me semble plus important encore : le désir, la curiosité, la peur parfois, la façon d'aller vers quelqu'un.
Elles se déplacent les unes les autres.

Comment fait-on pour être trois femmes à la fois ?
I.L. • Oh là là ! Je ne sais pas. Je pense à la souplesse imaginative des enfants quand ils jouent : ils passent d'un personnage imaginaire à un autre, nomment les choses même quand ils se trompent, reviennent en arrière, recommencent, etc.

Qu'est-ce qui vous fait rire dans *Celle qui doute* ?
I.L. • Ce qui me fait rire, c'est le personnage de Keto : sa façon d'être, ses phrases piquantes, son rire. Elle me fait rire même quand je ne l'incarne pas, quand je pense à elle. Alors qu'elle « n'existe » pas.
Ce qui me fait rire aussi, c'est ma façon de travailler seule, d'avoir des feuilles partout, des bouts de texte. D'aller vers une chose, puis une autre. De retrouver, en pire, tous les défauts que j'ai quand je mets en scène les autres, sans avoir cette fois le prétexte qu'ils en sont responsables !

Si *Celle qui doute* devait poser une question au public, ce serait laquelle ?
I.L. • Je serais incapable de poser une question au public, ou même de m'imaginer en poser une. J'ai trop de respect et d'admiration pour chaque personne qui vient là, dans une salle de théâtre, pour me dire qu'un spectacle lui poserait des questions.

Le stand-up traverse le projet sans que *Celle qui doute* en adopte véritablement les codes. Qu'allez-vous chercher dans cette forme ?
I.L. • Oui, c'est vrai, il y a des codes, et c'est ce qui m'intéresse : comment passer d'un code à l'autre. Ou se servir d'un code sans s'en moquer.
J'aime beaucoup le principe du stand-up : l'adresse très directe, son immédiateté. Quelque chose doit circuler tout de suite entre la personne qui est sur scène et celles qui sont devant elle.
J'ai beaucoup aimé Zouc, figure singulière du seul-en-scène des années 1970 et 1980. Elle arrivait sur scène et faisait surgir toute une série de personnages. On riait, puis tout à coup on était ému. Il y avait quelque chose de très libre dans sa manière de jouer, de passer d'une figure à une autre, tout en restant extrêmement présente face au public.
Dans le spectacle, le personnage d'Isabelle veut faire un stand-up parce qu'un jour son mari lui a dit qu'elle était drôle. Et dès qu'elle décide de le faire, elle ne sait plus très bien comment être drôle. Le stand-up devient alors moins un modèle à atteindre qu'une tentative, une manière de se mettre en jeu, de prendre le risque de ne pas réussir immédiatement et de chercher, à partir de là, une autre relation au public.

Vous aimez l'idée que quelque chose puisse rater sur scène. Jusqu'où peut-on laisser un spectacle vaciller sans le perdre ?
I.L. • Rater, je n'emploierais pas ce mot, parce que je suis joueuse et que je n'aime pas perdre, au ping-pong par exemple.
Au cirque, on avait le droit de tenter trois fois en public une figure difficile, à l'époque où j'en faisais. Ça, j'aime beaucoup : l'idée de ne pas toujours y arriver du premier coup, de réessayer à vue.
En revanche, je dois être logique avec le personnage d'Isabelle, qui a un tel désir de stand-up sans y arriver ! Je ne suis pas sûre d'avoir répondu complètement à votre question. On peut frôler, dans un spectacle, le déséquilibre comme certains funambules, mais le désir reste tout de même d'aller au bout du fil et de rester dessus !

Pourquoi avoir choisi ce titre, *Celle qui doute* ?
I.L. • Qui ne se pose pas de questions ? Est-ce que je pars ou je reste ? Est-ce que je fais cela ou non ? Est-ce que je continue ? Est-ce que je change quelque chose ? Est-ce que je l'aime ? Est-ce que je peux encore, à mon âge, faire ça ? Etc. Douter, ce n'est pas forcément reculer ; cela peut être une manière de continuer à chercher. Le doute, ce n'est pas l'incertitude. Pas du tout !
Mais attention : quand on entend siffler atrocement un drone au-dessus de sa tête, il vaut mieux ne pas douter et se mettre à l'abri. Est-ce que le doute est un privilège ? Oui et non. Si une caissière se met à douter, j'imagine l'impatience des clients et les semonces de son patron. Mais il n'empêche : quelque chose du doute doit persévérer, se glisser aussi dans nos pensées, les déplacer. Cela pourrait être politique.
Je me trouve très pontifiante tout à coup !
Et puis le titre vient d'un poème magnifique de Charlotte Brontë : *Prière à celle qui doute*.

**« Pour faire ce métier,
il ne faut craindre
ni la lumière ni l'ombre. »**

•

Massoumeh Lahidji

Isabelle Lafon

écriture, mise en scène et jeu

Formée aux ateliers d'Antoine Vitez à Ivry, de Madeleine Marion, de Vera Gregh et à l'Académie Fratellini, Isabelle Lafon est d'abord comédienne. Elle a notamment travaillé sous la direction de Marie Piemontese, Chantal Morel, Guy-Pierre Couleau, Alain Ollivier, Thierry Bédard, Daniel Mesguich, Michel Cerda et Gilles Blanchard. À La Colline, elle a également joué dans *Mort prématurée d'un chanteur populaire dans la force de l'âge* d'Arthur H et Wajdi Mouawad.
Comédienne dans chacun des spectacles qu'elle met en scène, elle développe un théâtre au plus près des textes, souvent à partir d'œuvres qu'elle adapte pour le plateau : *La Marquise de M**** d'après Crébillon fils, *Igishanga* d'après *Dans le nu de la vie* de Jean Hatzfeld, *Journal d'une autre* et *Deux ampoules sur cinq* d'après *Notes sur Akhmatova* de Lydia Tchoukovskaïa, *Une mouette* d'après Tchekhov, *L'Opoponax* d'après Monique Wittig ou encore *Let me try* d'après le journal de Virginia Woolf.
En 2016, *Deux ampoules sur cinq*, *L'Opoponax* et *Let me try* sont réunis à La Colline sous le titre *Les Insoumises*. Elle met ensuite en scène *Bérénice* de Racine au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis et crée *Vues Lumière* à La Colline en 2019. En 2021, elle crée *Les Imprudents* d'après les dits et écrits de Marguerite Duras au Printemps des Comédiens, avant de présenter le spectacle à La Colline puis en tournée.
En 2023, elle crée *Je pars sans moi* à La Colline, inspiré des œuvres du psychiatre Gaëtan de Clérambault et des écrits de Fernand Deligny. En mars 2024, elle conçoit et met en scène *Cavalières* au Grand théâtre de La Colline, spectacle lauréat du Prix de la meilleure création d'une pièce en langue française 2024 du Syndicat professionnel de la critique, repris en tournée en 2025 et 2026. En avril 2027, elle recrée *Deux ampoules sur cinq* dans une nouvelle version au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris.
Elle a par ailleurs réalisé le moyen-métrage *Les Merveilleuses*, sélectionné dans la catégorie fiction du festival de Pantin en 2010. Pédagogue, elle dirige de nombreux ateliers auprès de publics amateurs, scolaires et professionnels, notamment à l'École du Théâtre national de Bretagne, à l'Académie Fratellini, à La Maison des Métallos, au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, à l'École de la Comédie de Saint-Étienne et à l'atelier des Amandiers à Nanterre.

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

graphisme Marga Berra Zubieta • impression Media Graphic
photographie © Julien Gidoin

La mort du Môme

Sébastien Kheroufi
du 6 novembre
au 12 décembre 2026
CRÉATION **avec le Festival d'Automne et le Centre Pompidou**

Celle qui doute

Isabelle Lafon
du 12 novembre
au 12 décembre 2026
CRÉATION

Le Monde Télérama' TRANSFUGE TC TROISCOULEURS philosophie magazine arte france inter